

Il pleuvait ce jour-là lorsqu'elle s'est levée « Ah ! au fait quel jour sommes-nous ? » se dit-elle. « Vendredi 13 ?! Zut ! » Elle n'aimait pas les vendredis 13 qui lui réservaient toujours des surprises. Et ce vendredi 13 là ne dérogerait pas à la tradition car, en ouvrant ses mails, elle vit le message du Drh. Il la convoquait, pile le lendemain du bilan financier. Au travail, c'était la période des fossoyeurs et c'était son tour. La moindre faute, la plus petite erreur étaient prétextes à licenciement. Elle frissonna. Un moment blanc, vide.

Il l'avait choisie exprès. Proie facile : elle finirait dans son lit ou sur la liste des licenciés. De quelque manière que ce fût, il avait décidé qu'il la baiserait. Il sourit. Il aimait bien sa vulgarité : elle marquait sa puissance. Depuis plusieurs semaines, une série de mails blessants, plusieurs missions infaisables, l'avaient déjà fragilisée. Ce serait facile. Pour donner le coup de grâce, il avait choisi le vendredi 13 avril par plaisanterie ; par mépris aussi : toujours flatter les croyances du peuple. Pour elle, qu'importait l'issue, ce serait un mauvais jour. Il venait de lui envoyer le mail. Le rendez-vous de carrière était pour le 16 : parfait pour qu'elle ait le temps de stresser sans avoir celui de se préparer.

Elle passa un mauvais week-end, à ressasser toutes les hypothèses, à imaginer le pire, à préparer déjà les négociations avec son bâilleur, avec la banque. Elle n'avait qu'un CDD. Tout accepter, une baisse de salaire, des heures sup., le dimanche, mais au moins sauver son poste !

Au matin, elle n'eut aucun appétit, avala juste une aspirine et un café qu'elle renversa à moitié sur son chemisier. L'anxiété la rendait maladroite. Trop tard pour changer de vêtement. Elle cacherait la tâche sous un foulard ou garderait son gilet.

C'est bête, les rendez-vous importants : on se projette, on élabore des hypothèses, des stratégies, on regarde le temps qui file mais plus l'espace autour si bien qu'on ne la voit pas la plaque d'égout dans laquelle le talon se coince. Et c'est ce qui lui arriva. Elle dut se déchausser pour récupérer l'escarpin. Quand elle parvint enfin à la gare, son RER venait de partir. Elle tenta de se calmer. Pas grave, le prochain arriva dans cinq minutes.

Elle sortit son Navigo, avança. La lumière du sas passa au rouge, le tourniquet se bloqua. Elle essaya de nouveau, sans succès. « Mais qu'est-ce qu'il a aujourd'hui ? Merde, merde ! » s'énerva-t-elle. Derrière elle, les gens s'impatientaient. Elle se retira de la file, sortit de son sac son portefeuille, chercha un ticket.

Souleymane la rejoignit tandis qu'elle fulminait.

- Eva ? Mais qu'est-ce que tu fais là ? C'est pas ton heure !

La brusquerie joyeuse de son voisin la fit sursauter. Son sac tomba et répandit son contenu au sol.

- Oh non, merde, Souleymane ! Tu fais chier !

- Pardon, Eva ! s'excusa-t-il, surpris par cette rare agressivité.

Ils se baissèrent pour ramasser les affaires en hâte. Souleymane l'aida en silence. Il s'aperçut des mains fébriles, des lèvres qui tremblaient, des yeux humides. Une fois les portiques franchis, sur le quai, elle regarda le panneau d'affichage - dix minutes de retard - entendit l'annonce : « Suite à un bagage abandonné... ». Elle se recula, s'assit sur un siège, regarda, blême, le trou béant du tunnel, secoua la tête. Souleymane s'accroupit devant elle, lui posa la main sur l'épaule.

- Qu'est-ce qui se passe, Eva ? Qu'est-ce qui t'arrive ? T'as des tracas ?

- Catastrophiques, oui.

Elle lui expliqua, le rendez-vous, l'accumulation des contretemps...Le train arriva enfin.

Dans les chaos bruyants de la trame et la promiscuité, Souleymane tenta de la rassurer.

- Allez Eva, t'inquiète pas. Dans ma boîte, c'est pareil en ce moment, et tu vois, je suis toujours là. Pour toi, ce sera pareil.

- Raye-moi de la liste. Non, pas pour moi. En plus, tout va de travers aujourd'hui. Aucune raison que ça stoppe.

- Optimiste, tu dois être. Sois pas superstitieuse. A quelle heure tu termines ?

Elle sourit, poursuivant, amère et triste, leur jeu de mots, comme pour se maintenir à flot sans une journée qui allait à vau-l'eau.

- Inerte à 18 h, si on me laisse finir ma journée.

- Néglige cette hypothèse. Très bien, je t'attendrai.

- Drès gentil, mais non ; t'embête pas. Tu finis tôt, toi. Qu'est-ce que tu vas faire pendant deux heures ?

- Heureusement, j'ai des courses à faire. Allez à ce soir, je croise les doigts, Eva... il réfléchit... *Va nu pieds*, pied à terre, terrasse ton DRH... Hache-le en petits morceaux ! Hauts les cœurs ! Cœur vaillant ! Yan... ? Yan... ?

- Y'en a marre, termina Eva.

Vint leur arrêt. Ils sortirent, se séparèrent au pied des immeubles de leurs entreprises respectives.

Elle monte. Il jubile : une demi-heure de retard. C'est trop facile. A côté de son portable, son long capuccino fume. Il est en visio-conférence avec l'équipe de direction. Elle frappe à la porte.

- Parfait, justement, elle arrive. Comptez-sur moi.

Lorsqu'il veut se déconnecter, sa hâte jubilatoire lui fait renverser son café. Heureusement le liquide se répand à côté de son clavier sans rien endommager. Il y a des jours comme ça où tout s'enchaîne heureusement...

- Asseyez-vous, murmure le DRH.

Elle oublie de mettre son gilet, la tache marron du café du matin est visible sur son chemisier. Il sourit entre ironie et concupiscence. Elle resserre son chemisier. Elle ne sait pas s'il regarde la tache ou son décolleté. Il l'attaque tout de suite sur son retard du jour. Avec beaucoup de mépris et de morgue, il lui fait la leçon comme à une enfant. Pour lui répondre, elle sort de son sac son portefeuille : elle y a glissé l'attestation de retard qu'un agent du RER a accepté de lui remplir. En l'ouvrant, elle s'aperçoit que sa carte bleue n'est pas là. Son cœur s'arrête. Elle revoit la scène du matin, son sac par terre.

- Merde ! ne peut-elle s'empêcher de dire.

- C'est tout ce que vous avez à répondre.

- Pardon, monsieur, mais j'ai dû perdre ou on m'a volé ma carte bleue. Est-ce que je peux aller faire opposition d'urgence ? On reprendra cet entretien quand vous voudrez, s'il vous plait.

- Vous ne semblez pas comprendre la situation. Vous êtes en très mauvaise posture et vous vous inquiétez pour la carte bleue d'un compte sur lequel il ne doit pas y avoir

grand-chose et surtout sur lequel, bientôt, il n'y aura plus rien. Ça va très mal pour vous. Sans compter, vos derniers dossiers truffés d'erreurs...

- C'est faux, c'est vous qui me les avez transmis comme ça. Je vous les ai même renvoyés avec mes corrections...

- Je ne m'en souviens pas ; je n'ai aucun souvenir de ces mails... Cela rejoint la longue liste *hétéroclite* de vos fautes depuis un mois !

- Quelles fautes ?

- Tous les courriels, par exemple à partir de l'ordinateur de votre bureau, des mails privés à un certain... Souleymane qui travaille pour un de nos concurrents...

- Mais c'est juste pour des conseils, on fait le même...

- Ou bien pour lui transmettre des informations pour nous concurrencer ; une petite histoire d'amour interracial, c'est joli mais ça peut coûter cher...

La bassesse agite en elle les *fulgurances* d'une révolte, qu'elle ne peut réprimer.

- Salaud.

Elle s'entend prononcer l'insulte, elle se sent en être fière et, en même temps, la regrette ; c'est bon, c'est mort. Adieu l'appart, bonjour chomdu.

- Des insultes à présent. Très bien.

Elle ne l'écoute plus, ne débat plus. Elle repense à sa carte bleue. Elle n'a qu'une hâte, c'est qu'il en finisse au plus vite, pour qu'elle puisse faire opposition. Il en arrive à sa conclusion. Il se lève, va fermer à clé la porte de son bureau.

- Bref, je connais votre situation. Très loin d'être brillante. Avec la réputation que je vais vous faire en plus, vous aurez beaucoup de mal à retrouver un emploi dans le secteur...

- Salaud...

- Oui, je sais, vous l'avez déjà dit, ou bien...

Il suspend sa phrase. Elle lève la tête vers lui. Il s'est rapproché d'elle. Elle répète ses derniers mots :

- Ou bien... ?

- Ou bien nous pouvons trouver un terrain d'entente.

- C'est-à-dire ?

Il est tout proche d'elle, lui caresse l'épaule, pose la main sur sa nuque.

- Vous venez de temps en temps chez moi, discrètement. Disons, deux fois par mois. Vous sauvez votre poste et, si vous êtes douée, vous aurez peut-être même une augmentation.

Elle se redresse, furieuse, écœurée.

- Mais ça va pas, vous êtes taré !

Elle se précipite vers la porte, tente de l'ouvrir, se met à hurler.

- Ouvrez cette porte. Immédiatement, vous m'entendez, ouvrez cette porte ou...

- Ou quoi ? Vous direz tout, et alors ? Qui vous croira ? On dira juste que vous m'accusez pour sauver votre poste. Réfléchissez.

- C'est tout réfléchi. Ouvrez cette porte.

- Très bien, comme vous voudrez, dommage, dit-il en lui caressant les cheveux.

A peine la clé tournée, elle se précipite au dehors. Elle entend, avant que la porte ne se ferme, une voix péremptoire qui sort du PC de son DRH.

- M. Bergeret, veuillez venir dans mon bureau. Immédiatement. Vous devriez toujours vérifier que votre caméra et votre micro sont coupés.

Elle referme la porte, le cœur affolé, une nausée au ventre.

Une fois apaisée, elle sortit son portable. Un message de la banque l'attendait. Quelqu'un avait trouvé sa carte bleue devant la gare et l'avait ramenée à l'agence.

Passées 18h, elle quitta le bureau. Au pied de l'immeuble, Souleymane l'attendait. Ils allèrent marcher un peu. Il faisait doux et clair. Ils s'installèrent au pied du *sycamore* dont l'ombre vaste et fraîche étalait une nappe noire sur l'herbe du jardin public.

- Alors ?

- Alors, c'est bon, dit-elle en souriant - elle résuma les événements -. J'ai même eu droit à des excuses de la part de la direction. Ils m'ont fait signer un CDI et Bergeret est viré.

- Réjouissant ! Quel salaud ! Bien fait pour lui. Les vendredis treize, ça n'existe pas, je te l'avais dit.

Elle chercha une suite approximative.

- Vedi, vidi, vici...

Il lui fit une moue bienveillante.

- Limite mais j'accepte.

- Ou alors, continua-t-elle, c'est tombé dans le voisinage.
 - Agissons en conséquence en allant fêter ça. On va prendre un verre ?
- Elle oublia le jeu.
- Non, on est bien là, Souleymane.
- Il oublia la règle.
- C'est vrai qu'on est bien